

H

9
7

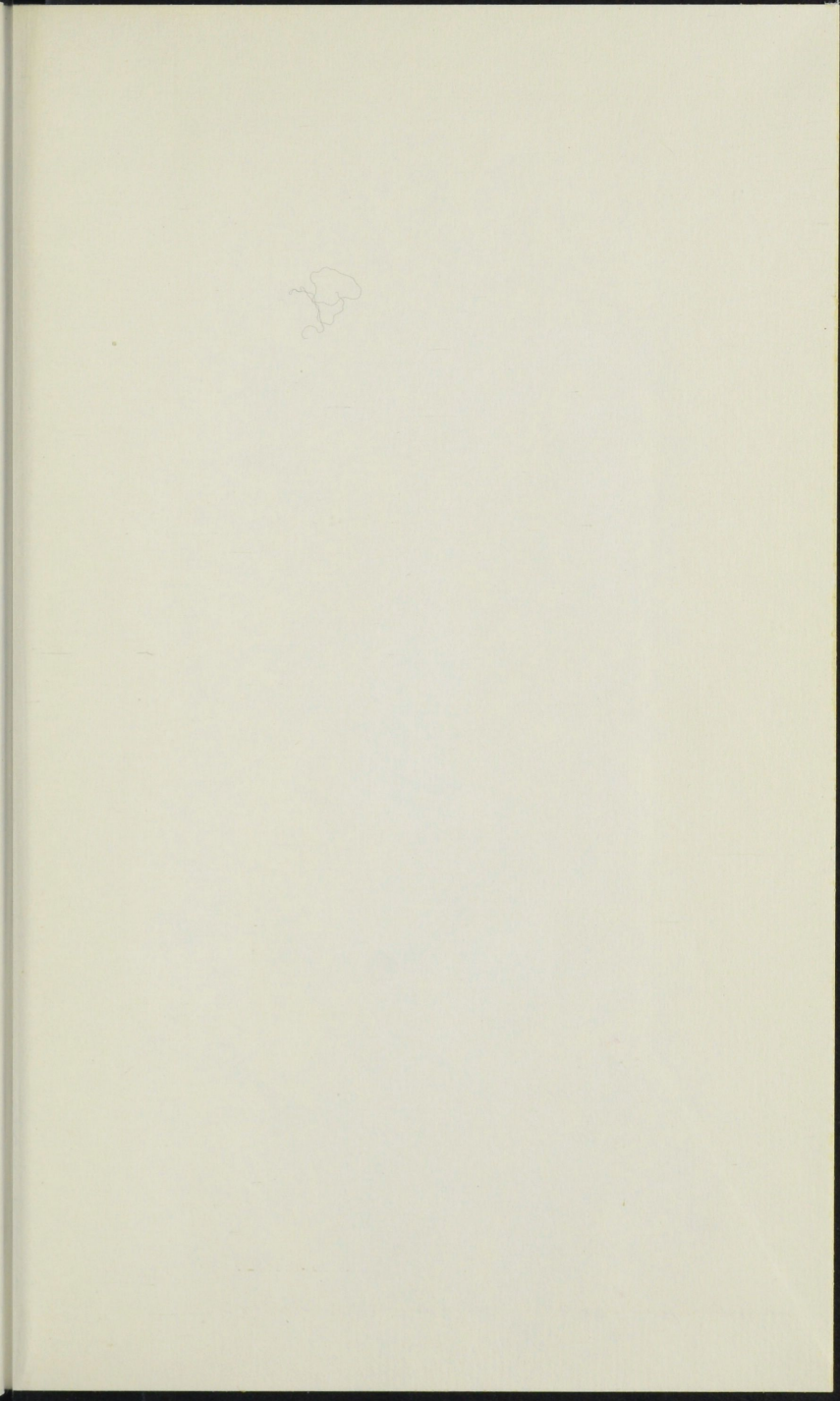


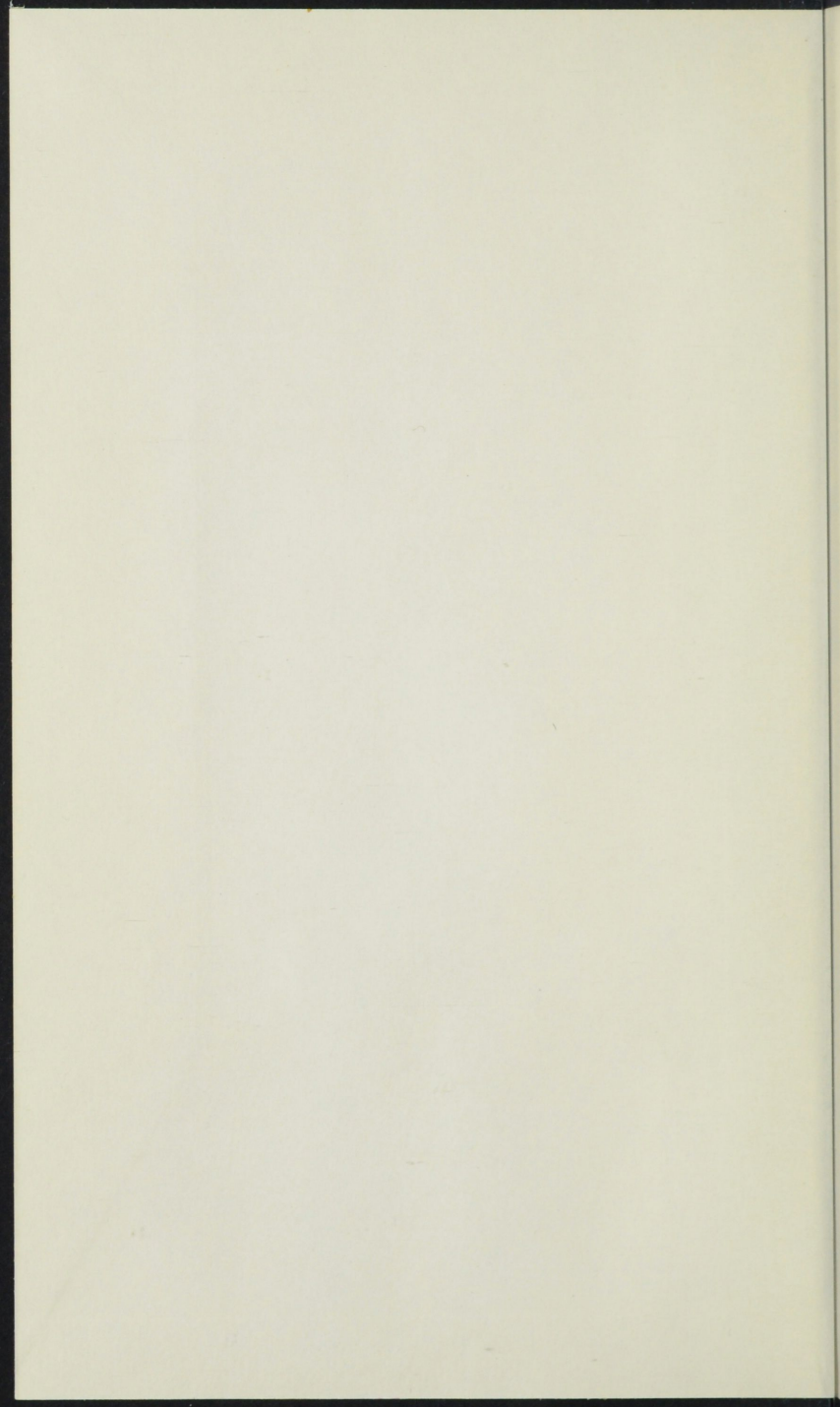
Université de Montréal

Bibliothèque

CENTRE DE
CONSERVATION
LSH



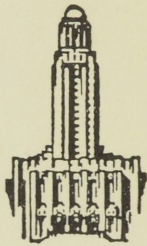




1119-34

Vol Mod - A-3



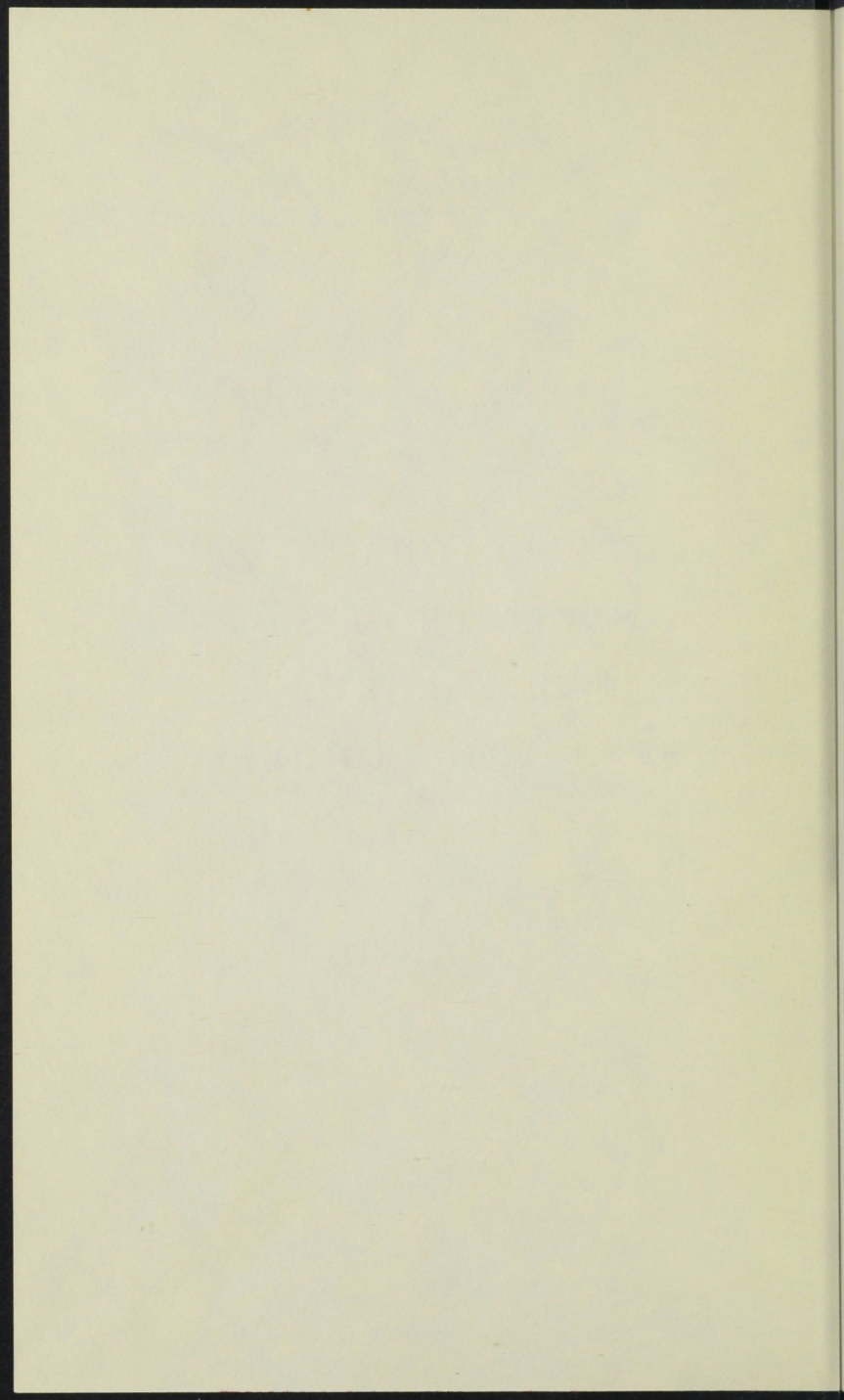


UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
BIBLIOTHÈQUE

BIBLIOTHÈQUE
THÉOLOGIE - PHILOSOPHIE



**LE RETOUR
À SAINT THOMAS
A-T-IL ENCORE
UN SENS AUJOURD'HUI ?**



CONFÉRENCE ALBERT-LE-GRAND 1967



LE RETOUR

À SAINT THOMAS

A-T-IL ENCORE

UN SENS AUJOURD'HUI?

par

FERNAND VAN | STEENBERGHEN |

INST. D'ÉTUDES MÉDIÉVALES
2715, Chemin de la Côte
Sainte-Catherine
Montréal

LIBRAIRIE J. VRIN
6, Place de la Sorbonne
Paris

1967

189
I 59
n. 17

NIHIL OBSTAT :

PAUL-MARIE PILON, O. P.

ALBERT-MARIE LANDRY, O. P.

IMPRIMATUR :

† LAURENTIUS P. WHELAN, V. G.

Aux. Marianopoli

Copyright, 1967
Par l'Institut d'études médiévales
Montréal

LES CONFÉRENCES

ALBERT-LE-GRAND

L'Institut d'études médiévales Albert-le-Grand de l'Université de Montréal (connu avant 1942 sous le nom d'Institut d'études médiévales d'Ottawa) célèbre chaque année la fête de son patron par une séance académique au cours de laquelle un maître de la pensée médiévale expose l'un ou l'autre des thèmes qui peuvent intéresser les théologiens, les philosophes ou les historiens du moyen âge. Cette conférence publique a lieu chaque année vers le 15 novembre, date de la fête de saint Albert. Voici la liste des conférences publiées :

1 Conférence 1947 : Etienne GILSON, *Philosophie et Incarnation selon saint Augustin*, 55 pages.

2 Conférence 1948 : Paul VIGNAUX, *Nominalisme au XIV^e siècle*, 96 pages (épuisée).

Conférence 1949 : Louis-M. RÉGIS, O. P., *L'Odyssée de la métaphysique*, 96 pages.

Conférence 1950 : Henri-Irénée MARROU, *L'ambivalence du temps de l'histoire chez saint Augustin*, 86 pages (épuisée).

Conférence 1951 : Thomas DEMAN, O. P., *Aux origines de la théologie morale*, 116 pages (épuisée).

- v. 6 Conférence 1952 : Louis-B. GEIGER, O. P., *Le problème de l'amour chez saint Thomas d'Aquin*. 136 pages (2e impression).
- Conférence 1954 : D. H. SALMAN, *La place de la philosophie dans l'université idéale*. 74 pages.
- Conférence 1955 : Maurice DE GANDILLAC, *Valeur du temps dans la pédagogie spirituelle de Jean Tauler*. 100 pages.
- Conférence 1959 : C. SPICQ, O. P., *Ce que Jésus doit à sa mère selon la théologie biblique et d'après les théologiens médiévaux*. 56 pages.
- Conférence 1960 : Philippe DELHAYE, *Pierre Lombard : sa vie, ses œuvres, sa morale*. 112 pages.
- Conférence 1961 : Jean-Paul AUDET, *Admiration religieuse et désir de savoir. Réflexions sur la condition du théologien*. 72 pages.
- Conférence 1962 : Antoine DONDAINE, O. P., *Ecrits de la « petite école » porrétaïne*. 68 pages.
- Conférence 1963 : Lucien MARTINELLI, P. S.S., *Thomas d'Aquin et l'Analyse linguistique*. 80 pages.
- Conférence 1964 : Jean TONNEAU, O. P., *Absolu et obligation en morale*. 128 pages.
- v. 15 Conférence 1965 : Paul Oskar KRISTELLER, *Le thomisme et la pensée italienne de la Renaissance*. 292 pages.
- v. 16 Conférence 1966 : Benoît LACROIX, O. P., *L'historien au moyen âge* (en préparation).
- v. 17 Conférence 1967 : Fernand VAN STEENBERGHEN, *Le retour à saint Thomas a-t-il encore un sens aujourd'hui ?* 64 pages.

INTRODUCTION

Au lendemain des deux guerres mondiales qui ont violemment ébranlé l'humanité entière, remettant en question toutes les normes et toutes les valeurs traditionnelles, le désarroi des esprits a pris des proportions inouïes, chacun peut s'en rendre compte tous les jours. Pendant une quinzaine d'années, l'Église a été relativement épargnée par cette crise sans précédent : son autorité doctrinale paraissait intacte ; la centralisation administrative et le contrôle de l'enseignement sous toutes ses formes par les organes romains et, en particulier, par le Saint-Office, ont atteint leur paroxysme sous le pontificat de Pie XII ; l'encyclique *Humani generis*, promulguée le 12 août 1950, a marqué le sommet des interventions doctrinales du Saint-Siège ; elle a été précédée et suivie de plusieurs condamnations du Saint-Office, que tous aujourd'hui jugent malencontreuses et injustes, tant pour le fond que pour la forme ou la procédure ; ces condamnations visaient des personnalités éminentes, telles que le P. Chenu, le P. de Lubac, le P. Congar, Mgr Leclercq et d'autres, dont plusieurs ont joué un rôle de premier plan

au récent concile. Bref, pour un observateur superficiel, il pouvait paraître que l'Eglise poursuivait sereinement sa route, à l'abri des secousses du monde contemporain; bien entendu, les conservateurs et les intégristes de tout rang et de toute espèce se réjouissaient de cette stabilité imperturbable et y voyaient le signe évident de la transcendance de l'Eglise, des bienfaits de la primauté romaine et de l'excellence des structures du Saint-Siège.

Les choses étaient bien différentes aux yeux des témoins perspicaces et réfléchis. Ils ne voyaient pas sans inquiétude l'abîme se creuser entre l'humanité en pleine crise de croissance et de rénovation, d'une part, et, d'autre part, l'Eglise avec son appareil administratif et son enseignement sclérosés. Les esprits les plus avertis apercevaient l'urgente nécessité d'un rajeunissement de l'Eglise dans toutes ses structures contingentes, c'est-à-dire celles qui ne sont pas liées à sa nature ou à ses structures essentielles. Mais la plupart d'entre eux, connaissant la puissance et l'état d'esprit de nombreux agents de la curie, croyaient cet *aggiornamento* impossible sans un bouleversement politique et social qui aurait détruit les assises romaines de la papauté, obligeant le Souverain Pontife à fuir vers

d'autres cieux et à réorganiser le monde catholique sur des bases nouvelles. L'Esprit saint s'est servi du bon et saint pape Jean pour réaliser en quelques années ce qui paraissait irréalisable : en convoquant le concile œcuménique, Jean XXIII a mis en branle un processus de rénovation irréversible, dont l'ampleur et la profondeur dépassent toutes les prévisions.

Il est évident qu'une telle métamorphose ne s'accomplit pas sans danger. Une fois les vannes de la tradition ouvertes, il n'est pas facile de contenir les flots des idées nouvelles. Une fois mis en cause le principe d'autorité dans certains domaines où l'exercice de l'autorité était abusif, il est malaisé de maintenir en d'autres domaines la discipline indispensable. Certaines poussées émancipatrices sont d'autant plus violentes qu'elles sont soutenues par le courant plus large qui emporte toute l'humanité et qu'elles ont été longtemps contenues par les organes disciplinaires de l'Eglise. Bref, nous assistons en ce moment, dans la chrétienté, à une crise, passagère sans doute, mais sérieuse, qui met en question toutes les valeurs traditionnelles, en particulier dans le domaine de la pensée. Il

me paraît superflu d'illustrer ou de confirmer ce jugement par des exemples, tant les faits sont patents.

Cette mise en question ne pouvait épargner le thomisme. De tous côtés on rencontre des intellectuels catholiques — prêtres et laïcs — qui se demandent, les uns avec inquiétude, d'autres avec une secrète satisfaction, si la renaissance thomiste, qui a connu un essor surprenant pendant plus d'un siècle, n'est pas un phénomène aujourd'hui dépassé et démodé.

On ne saurait, à mon avis, exagérer l'importance de cette question : elle a une portée incalculable pour l'avenir de la pensée chrétienne, j'espère le montrer dans la suite de cet exposé. Mon propos est d'examiner avec vous le problème qui vient d'être posé et je voudrais le faire dans un esprit de totale sincérité et de parfaite franchise. Dans une première partie, je dirai les raisons que l'on peut faire valoir contre le choix de saint Thomas d'Aquin comme maître à penser et comme « Docteur commun ». Dans une seconde partie, je proposerai les solutions qui me paraissent s'imposer dans la situation présente de l'Eglise.

I

OBJECTIONS CONTRE LE RETOUR À SAINT THOMAS

Rappelons d'abord en quelles circonstances s'est réalisé le retour à saint Thomas au XIX^e siècle et ce qu'a été le mouvement thomiste jusqu'à la veille de Vatican II.

LA RENAISSANCE THOMISTE AU XIX^e SIÈCLE

Au lendemain de la Révolution française et des guerres de Napoléon, un profond malaise régnait dans les esprits soucieux de l'avenir du christianisme : non seulement les idées de la Révolution avaient bouleversé presque toutes les doctrines traditionnelles, mais les courants de la philosophie contemporaine (voltairiens et encyclopédistes en France, Kant en Allemagne, Hume en Angleterre) mettaient en péril les fondements de la métaphysique et de la religion ; en face de tout cela, la pensée catholique souffrait d'une indigence inquiétante et paraissait désarmée, impuissante à neutraliser l'action subversive des courants hostiles.

La première réaction catholique avait pris la forme du traditionalisme, qui voulait fonder la certitude en matière de morale et de religion sur la tradition, héritière et véhicule des idées essentielles que Dieu lui-même aurait révélées à l'humanité dès ses origines. Bientôt cependant les meilleurs esprits s'étaient détournés de cette solution défaitiste, d'ailleurs rejetée par l'Eglise elle-même, et avaient cru trouver dans la doctrine de saint Thomas les bases d'une restauration de la pensée catholique. Ainsi était né le mouvement de renaissance thomiste, qui prit une extension considérable, surtout en Italie et en Espagne, mais aussi dans les autres pays catholiques¹.

Cette option en faveur de saint Thomas a été ratifiée solennellement par Léon XIII dans l'encyclique *Æterni Patris*, du 4 août 1879, qui fut le point de départ d'une efflorescence extraordinaire de la pensée thomiste, dans l'Eglise et même au delà des milieux catholiques. L'impulsion donnée aux études thomistes par Léon XIII a suscité, depuis près d'un

1. L'étude la plus récente et la plus documentée sur le mouvement thomiste au XIXe siècle est celle du P. A. WALZ, *Sguardo sul movimento tomista in Europa nel secolo XIX fino all'enciclica Æterni Patris*, dans *Aquinas*, VIII (1965), pp. 351-379.

siècle déjà, un mouvement d'études historiques et doctrinales d'une fécondité extraordinaire : la bibliographie thomiste, qui comptait 2219 titres en 1920 pour la période allant de 1800 à 1920², en comptait 4764 de plus en 1940³ ; elle doit dépasser les 15.000 aujourd'hui. Cependant des questions se posent aussitôt : L'appel du grand Pape a-t-il été compris ? Le programme qu'il a tracé a-t-il été réalisé ? Enfin et surtout, ce programme répond-il aux besoins actuels de l'Eglise ?

LE MOUVEMENT THOMISTE APRÈS 1879

Avant de répondre à ces questions, poursuivons l'évocation rapide de l'histoire du mouvement thomiste. Si l'on fait abstraction des recherches historiques, très nombreuses et souvent d'excellente qualité, portant sur la pensée médiévale, en particulier sur saint Thomas et son siècle, on aperçoit que, dès le règne de Léon XIII, le mouvement thomiste se scinde en deux courants, qui prennent des orientations très différentes.

2. Cf. P. MANDONNET et J. DESTREZ, *Bibliographie thomiste* (Bibliothèque thomiste, I), Kain (Belgique), 1921.

3. Cf. V. J. BOURKE, *Thomistic Bibliography 1920-1940*, St. Louis (Missouri), 1945.

A Louvain, à la demande expresse et réitérée de Léon XIII, les évêques belges ont créé une chaire de philosophie thomiste en 1882 et l'ont confiée à Désiré Mercier ; cette chaire devient, en 1893, un *Institut supérieur de philosophie*. Sous l'impulsion de Mercier, le thomisme de Louvain prend aussitôt l'allure d'une philosophie vivante, ouverte au monde contemporain, soucieuse de dialogue avec les sciences positives et avec la philosophie moderne. Cette attitude d'accueil, ce souci d'actualité et de progrès se manifestent dans toutes les publications de l'école de Louvain⁴. Les successeurs de Mercier sont demeurés fidèles à cet idéal.

Très tôt, l'exemple de Louvain a été contagieux. Il faudrait citer ici les travaux de l'école thomiste de Paris, fondée par Mgr d'Hulst ; l'action du P. Gemelli à Milan ; l'école dominicaine du Saulchoir, établie à Kain, près de Tournai, en

4. Citons la *Revue Néo-scholastique*, les *Annales de l'Institut supérieur de philosophie*, le grand *Cours de philosophie* composé par MERCIER et ses premiers collaborateurs, D. NYS et M. DE WULF, le *Traité élémentaire de philosophie* en deux volumes, l'ouvrage de MERCIER, *Les origines de la psychologie contemporaine* (1898), les travaux de ses collègues et de ses disciples, tels que l'*Introduction à la philosophie néo-scholastique* de M. DE WULF (1904), *L'objet de la métaphysique selon Kant et selon Aristote* de C. SENTROUL (1905), *Le conflit de la morale et de la sociologie* de S. DEPLOIGE (1911).

1904 ; le groupe des jésuites français animé par le P. Rousselot et, un peu plus tard, celui des jésuites belges avec le P. Charles, le P. Scheuer et le P. Maréchal ; les disciples de Mercier en Allemagne, en Angleterre, en Hollande, au Brésil et ailleurs.

Mais parallèlement à ce mouvement thomiste ouvert au progrès, de nombreuses écoles enseignent un thomisme rigide, conservateur, un thomisme « de stricte observance », caractérisé par une fidélité étroite et littérale aux doctrines du maître. Dépourvu de tout sens critique à l'égard de saint Thomas, incapable de reconnaître les limites qui résultent de sa situation dans l'histoire, fermé à la pensée scientifique et philosophique contemporaine, ce « paléo-thomisme » a régné sans rival dans les universités romaines sous Léon XIII et sous Pie X, avec l'appui presque constant de la Congrégation des études ; il a régné longtemps dans la plupart des écoles dominicaines, dans certaines Facultés catholiques de philosophie, dans de nombreux séminaires et scolasticats.

Dès 1895, un conflit aigu éclate entre les deux courants. Dénoncé à la Congrégation des études, Mercier se voit interdire la collation des grades en philoso-

phie ; on oblige les professeurs de Louvain à renoncer au français et à enseigner la philosophie en latin, ce qui a évidemment pour conséquence de vider les auditoires de tous les étudiants laïcs. Les intrigues contre Mercier ne cessent pas pour autant et le cardinal Mazzella, Préfet de la Congrégation des études, parvient à indisposer Léon XIII lui-même contre Mercier, en qui le vieux pape avait mis naguère toute sa confiance. En 1898, Mercier est à deux doigts de sa perte : les évêques belges ont même songé à le nommer curé d'une paroisse de Bruxelles. Vers le même moment, un coup de théâtre bouleverse la situation : le cardinal Sattoli, admirateur de Mercier, remplace Mazzella à la tête de la Congrégation ; Mercier est réhabilité ; les mesures prises contre Louvain sont discrètement rapportées ; huit ans plus tard, Mercier devient archevêque de Malines⁵.

Mais le thomisme ultra-conservateur n'a rien perdu de sa virulence. Certains de ses tenants, dans leur zèle à promouvoir les directives de Léon XIII, font la vie

5. Pour l'histoire de ce conflit riche en épisodes ahurissants et en leçons sur les passions humaines, on lira l'ouvrage captivant de Mgr L. DE RAEYMAEKER, *Le cardinal Mercier et l'Institut supérieur de philosophie de Louvain*, Louvain, 1952.

dure à tous ceux qui ne se rallient pas au thomisme : franciscains fidèles à saint Bonaventure ou à Jean Duns Scot, rominiens se réclamant de saint Augustin, jésuites attachés à Suarez. Sous Pie X, des thomistes romains élaborent le syllabus des XXIV thèses thomistes et parviennent à les imposer à toutes les écoles catholiques en 1914, quelques semaines avant la mort du saint pape. Ce sont encore des thomistes de la stricte observance qui, plus tard, ont déchaîné les forces de l'intégrisme contre des penseurs de grand mérite et jusqu'au sein de l'ordre des Frères Prêcheurs⁶.

Le paléo-thomisme a compromis la renaissance thomiste aux yeux de beaucoup de gens, dans l'Eglise et surtout hors de l'Eglise. Jusqu'à la veille du concile, il a gardé de fortes positions au Saint-Office et dans certaines provinces dominicaines. Ailleurs les esprits se sont ouverts peu à peu à une vue plus saine des choses : à l'Université Grégorienne, par exemple,

6. Sur l'histoire du paléo-thomisme, on trouvera des données nombreuses et une documentation étendue dans l'étude de R. AUBERT, *Aspects divers du néo-thomisme sous le pontificat de Léon XIII*, dans le volume *Aspetti della cultura cattolica nell'Età di Leone XIII*, Rome, 1961. Cf. sur cette étude importante la *Revue philosophique de Louvain*, 61 (1963), pp. 149-151.

un gros effort a été fait pour dépasser résolument le thomisme sclérosé d'autrefois, et le rayonnement universel de la grande Université pontificale a contribué largement à la diffusion d'un thomisme progressiste.

CONTESTATIONS

Au terme de cette carrière déjà longue fournie par l'école thomiste contemporaine dans les deux voies parallèles qu'elle a suivies, il est bon de s'arrêter et de reposer la question fondamentale : le choix de saint Thomas a-t-il été heureux ? Cette question, importante en tout état de cause, a pris un relief nouveau au lendemain de Vatican II, nous l'avons dit déjà.

A première vue, il est permis de mettre en doute la valeur du choix opéré par les pionniers de la renaissance thomiste. Pour nous en rendre compte, reportons-nous par la pensée à l'époque de la Restauration, au début du XIX^e siècle.

Les catholiques d'alors ressentent vivement le besoin d'une *philosophie* solide, fortement structurée, qui puisse être un instrument de dialogue avec la pensée moderne et contemporaine. Or on leur offre un *théologien*, qui n'a laissé aucun exposé de sa synthèse philosophique : sa

philosophie est diluée dans ses grands traités théologiques (*Commentaire des Sentences, Somme contre les Gentils, Somme théologique, Questions disputées*), dans ses commentaires sur Aristote et dans quelques opuscules consacrés à des questions particulières. On en est donc réduit à reconstituer péniblement sa philosophie à l'aide de fragments disparates. Si l'on refuse de s'engager dans cette voie difficile, on se condamne, comme l'a fait M. E. Gilson, à exposer la philosophie du saint Docteur dans les cadres de sa théologie, ce qui est encore plus artificiel ; il est clair qu'une philosophie ainsi défigurée, enfermée dans une structure qui en viole la nature, ne saurait être un instrument de dialogue avec les philosophies modernes.

Les catholiques du début du XIXe siècle demandent une philosophie *vivante, actuelle*, qui puisse se développer en harmonie avec la science et la philosophie contemporaines. Or on leur présente un *scolastique du XIIIe siècle*, alors que, depuis la Renaissance et l'humanisme, le moyen âge est considéré comme l'ère de l'obscurantisme, de l'asservissement de la pensée au dogme.

Ce n'est pas tout. Ce scolastique est un *aristotélien*, qui a conservé dans sa synthèse personnelle la plupart des doctrines aristotéliennes, en particulier la « physique » du Stagirite, y compris la physique des corps célestes. Tout cela n'est-il pas périmé ?

Chose plus choquante encore, cet aristotélien a été un maître *très discuté et très combattu* de son vivant et au lendemain de sa mort. On l'a opposé à bon droit à saint Augustin, le plus grand et le plus respecté des Pères de l'Eglise latine. On a condamné plusieurs de ses doctrines comme hérétiques ou suspectes d'hérésie. L'école thomiste a toujours été minoritaire au moyen âge : d'abord combattue et tenue en respect par le néo-augustinisme (à la fin du XIII^e siècle), l'école thomiste doit bientôt compter avec le scotisme (au début du XIV^e siècle) ; un peu plus tard, thomisme et scotisme, les principaux représentants de la « *via antiqua* », sont submergés par la vague nominaliste qui envahit presque toutes les universités et impose son hégémonie jusqu'à la fin du moyen âge. Dans ces conditions, en quel sens peut-on parler de « *Doctor communis* » à propos de saint Thomas ? Et pourquoi vouloir renouer

avec la « tradition » en s'attachant à un maître qui la représente si peu ?

Enfin on propose comme guide aux catholiques du XIX^e siècle un *écrivain latin*, dont l'œuvre intégrale est composée, non seulement dans une langue morte depuis la fin de l'antiquité, mais dans le latin médiéval et scolastique, avec ses formes décadentes (par rapport au latin classique) et son vocabulaire technique déroutant. Est-ce là ce qu'on va opposer à l'œuvre de Kant et à celle de ses successeurs ?

Telles sont les principales objections que l'on peut formuler contre le choix de saint Thomas comme maître à penser. Ont-elles été aperçues par les promoteurs de la renaissance thomiste au XIX^e siècle ? Il faudrait une longue enquête pour donner à cette question une réponse sûre et adéquate. Quoi qu'il en soit, même s'ils ont entrevu certaines des difficultés évoquées, il semble bien qu'ils ont sous-estimé les inconvénients du choix qu'ils faisaient et qu'ils n'ont pas soupçonné les obstacles qui allaient se dresser sur leur route. Pourquoi ? En partie, sans doute, faute d'esprit critique et de sensibilité aux requêtes de la situation historique à laquelle ils avaient à faire face. Mais surtout, je crois, parce que l'étude

personnelle des écrits du Docteur Angélique a révélé à ces pionniers l'extraordinaire profondeur de sa pensée philosophique et théologique, ainsi que l'envergure de sa synthèse doctrinale ; cette conviction les a portés à minimiser les difficultés de l'entreprise dans laquelle ils s'engageaient.

Mais d'autres catholiques n'ont pas pensé comme eux et le retour à saint Thomas n'a jamais été accepté sans réserve dans tous les milieux ; « Docteur commun » aux yeux de l'Eglise, il n'a jamais réussi à faire l'unanimité autour de lui. Il y a eu des résistances de la part d'autres écoles anciennes : augustiniens, scotistes, suaréziens. Il y a eu de vives réticences du côté de penseurs anti-intellectualistes, tels que Ch. Denis, L. Laberthonnière, E. Le Roy et d'autres. Sans se dresser contre le thomisme, d'autres philosophes catholiques l'ont ignoré et ont suivi des voies étrangères aux siennes : ce fut le cas pour Brunetière, Ollé-Laprune, Blondel, Lavelle et d'autres.

Aujourd'hui, après l'*aggiornamento* du concile, le retour à saint Thomas se heurte à une contestation plus radicale. En effet, les promoteurs de la renaissance thomiste ont toujours justifié leur attitude en s'appuyant sur l'idée de tradition,

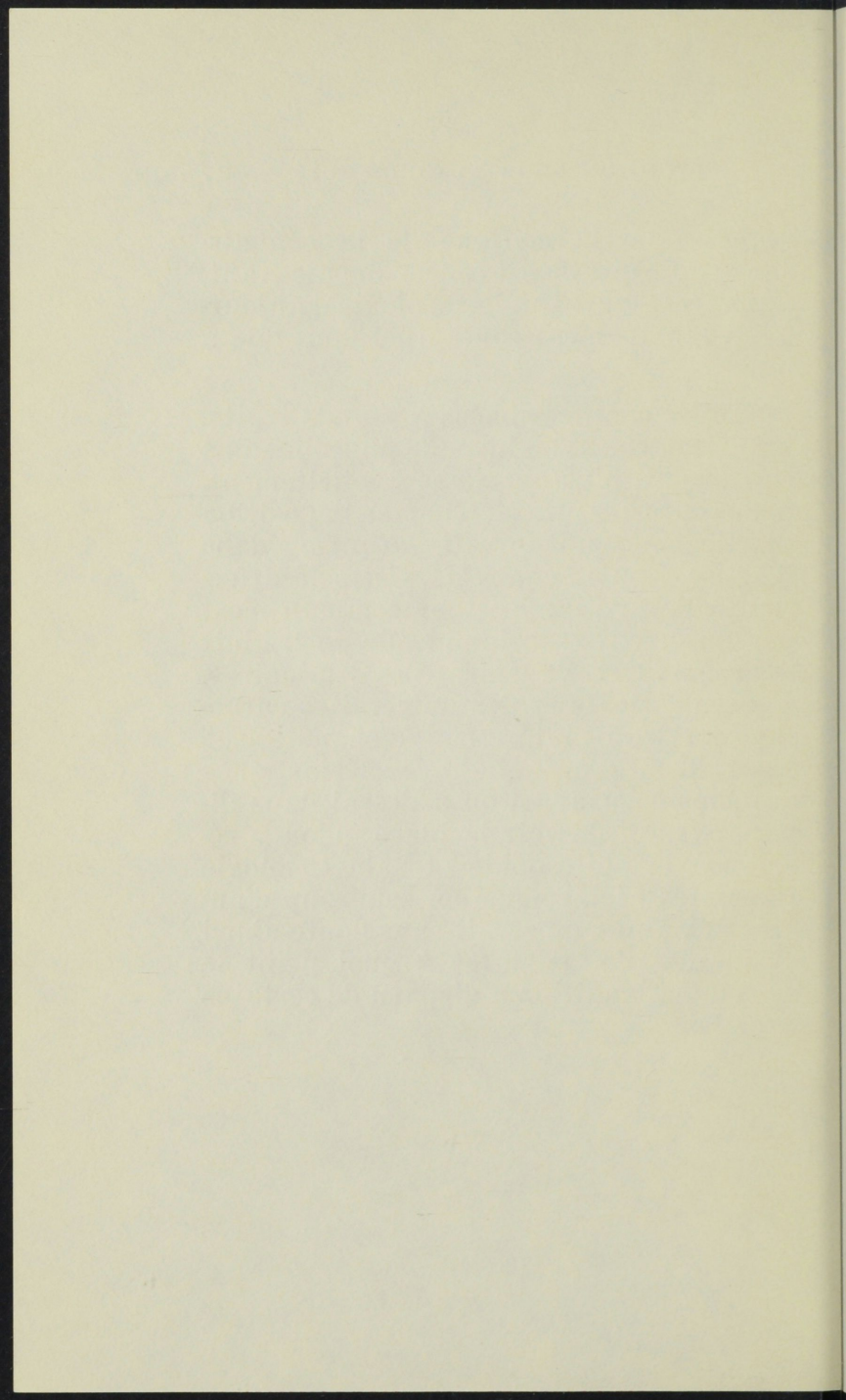
de continuité avec le passé, de fidélité aux sources authentiques de la pensée occidentale : on reprochait aux humanistes de la Renaissance d'avoir renié la culture médiévale ; on faisait grief à Descartes d'avoir brisé la continuité historique en faisant table rase de la philosophie antérieure et on présentait volontiers cette rupture comme une trahison de la « philosophia perennis », notion à vrai dire confuse, par laquelle on entend désigner la constitution progressive de la « vraie philosophie » par l'apport successif des générations humaines ; retourner à saint Thomas, c'était donc renouer le fil rompu de la tradition philosophique et poursuivre l'œuvre collective commencée par les Présocratiques, puis développée par les Grecs, les Arabes et les Latins, pour atteindre un sommet, inégalé depuis, dans l'œuvre des grands scolastiques, parmi lesquels Thomas d'Aquin occupe la première place.

Or, dans l'atmosphère spirituelle créée par Vatican II ou à l'occasion et en marge du concile, toutes ces vues paraissent périmées. Loin d'être un argument en faveur du thomisme, son caractère traditionnel est plutôt de nature à jeter sur lui la suspicion aux yeux des générations montantes, pour lesquelles tout ce qui

s'enracine dans le passé suscite défiance et opposition. Comme Descartes jadis et avec la même candeur naïve, les novateurs actuels font table rase du passé; ils reprendraient volontiers à leur compte, pour en faire leur devise ou leur slogan, les versets liturgiques : « *Recedant vetera, nova sint omnia* ». Au sein d'un monde profondément rajeuni et rénové dans toutes ses manières de penser, de sentir et de vivre, ils estiment que l'Eglise doit, elle aussi, faire peau neuve, en renouvelant radicalement l'expression du message divin qu'elle offre aux hommes. Elle doit donc se débarrasser des cadres de pensée, des catégories mentales, des concepts qui l'ont enfermée jusqu'ici dans un carcan néfaste. Sur la base d'une critique biblique et d'une exégèse nouvelles, il faut édifier une théologie adaptée aux modes de penser actuels. Enfin, dans la mesure où une philosophie est jugée indispensable comme science auxiliaire dans ce travail théologique, c'est à la philosophie contemporaine qu'il faut demander ce service; le thomisme, philosophie du XIII^e siècle, liée à la philosophie et même à la « physique » d'Aristote, élaboré bien avant les développements spectaculaires de la science moderne et dans l'ignorance des

requêtes de la critique de la connaissance telle qu'elle est conçue depuis Kant, ne saurait fournir à la théologie d'aujourd'hui l'instrument conceptuel dont elle a besoin.

Telles sont, résumées à grands traits, les raisons que l'on invoque plus ou moins clairement, plus ou moins explicitement, pour contester à saint Thomas la position privilégiée qu'il avait acquise dans l'Eglise depuis Léon XIII. Cette désaffection à l'égard du Docteur commun n'est pas purement théorique : elle se traduit déjà dans l'enseignement des séminaires, des scolasticats et des universités catholiques. Il serait intéressant d'enquêter sur les réformes des études ecclésiastiques qui sont à l'examen ou à l'essai dans divers pays et de voir la place qu'on y réserve à la philosophie et à la théologie thomistes : ici, comme en beaucoup d'autres domaines, on serait sans doute ahuri et inquiet de constater à quel point le sens de la tradition a disparu de certains esprits.



II

SOLUTIONS

Que faut-il penser de tout cela ?

Comme c'est souvent le cas dans les controverses humaines, la réaction anti-thomiste dont nous sommes aujourd'hui les témoins est partiellement fondée et partiellement injuste. Une exacte évaluation de ces deux aspects des choses doit permettre de définir en termes nouveaux la mission du thomisme dans l'Eglise d'aujourd'hui. Nous allons nous y essayer dans la seconde partie de cette conférence.

RÉACTION JUSTIFIÉE

La réaction anti-thomiste me paraît justifiée en deux de ses aspects : la condamnation du « paléo-thomisme » sous toutes ses formes et la condamnation des excès de la spéculation en théologie.

1. Contre le « paléo-thomisme »

D'abord la condamnation du « paléo-thomisme ». Vatican II lui a donné le coup de grâce, comme à beaucoup d'autres attitudes intellectuelles indéfendables et à beaucoup d'institutions périmées. Personne ne devrait le regretter.

Nous avons évoqué tantôt l'image — il faudrait dire le spectre — de ce thomisme sclérosé, de ce thomisme de ghetto, qui, sous prétexte de fidélité à saint Thomas, ignorait toutes les exigences d'une pensée vivante, capable de dialogue et de progrès. Il serait facile d'illustrer ce portrait peu flatteur par de multiples exemples. Bornons-nous à rappeler quelques faits typiques.

On soutenait autrefois sans rire, dans certains milieux thomistes et jusque dans des actes officiels de la Congrégation des études, que la philosophie scolastique était indissolublement liée au latin, à tel point qu'il ne fallait pas seulement l'étudier sur la base des textes latins (ce qui est parfaitement justifié du point de vue de la méthode historique), mais *l'enseigner* en latin, *l'apprendre* en latin, la *discuter* en latin ! C'est au nom de ces principes que la Congrégation des études a imposé le latin comme langue de l'enseignement à l'Ecole Saint-Thomas de Louvain⁷. Il est difficile de concevoir aujourd'hui que des gens réputés intelligents aient pu défendre pareilles énormités. Le professeur qui explique Homère

7. Cf. ci-dessus, pp. 17-18.

ou Platon à des étudiants en philologie classique parle-t-il le grec à ses élèves ? Faut-il parler l'allemand lorsqu'on explique le texte allemand de Kant à des étudiants de langue française ? Il tombe, au contraire, sous le sens que le professeur doit *transposer*, dans la langue vivante de ses auditeurs, les trésors de pensée qui se cachent sous les espèces de la langue originale des sources étudiées. Prétendre que la philosophie ou la théologie de saint Thomas ne peuvent être exposées en langues modernes, c'est équivalamment condamner l'idée même d'une renaissance thomiste et faire de cette philosophie une pièce de musée, sans intérêt pour la pensée contemporaine. Nous sommes acculés à un dilemme inéluctable : parler le langage de notre temps ou prêcher dans le désert⁸.

Voici un autre exemple de « paléothomisme ». Ouvrons les *Elementa philosophiae* du P. Joseph Gredt, ouvrage non dépourvu de valeur et longtemps employé comme manuel dans de nombreux séminaires. Dans la sixième édition, qui est de

8. Cf. F. VAN STEENBERGHEN, *La lecture et l'étude de saint Thomas. Réflexions et conseils*, dans la *Revue philosophique de Louvain*, 53 (1955), pp. 303-305.

1932, la *Philosophia naturalis specialis* est divisée en trois parties, dont les intitulés sont : *De caelo et mundo seu de ente mobili motu locali* ; *De generatione et corruptione seu de ente mobili motu alterationis* ; *De anima seu de ente mobili motu augmentationis*. Ce n'est pas que le P. Gredt croie encore aux sphères célestes, inaltérables et incorruptibles, sujettes au seul mouvement local ; mais il n'a pu renoncer à la classification aristotélicienne des êtres mobiles et c'est dans ces cadres totalement périmés qu'il expose sa philosophie de la nature. Il y consacre une page (n. 355) à la théorie de la relativité d'Einstein, mais c'est pour la condamner après un exposé de vingt lignes : « *falsitas principii fundamentalis huius theoriae patet ex dictis de motu locali in genere* » ; suivent alors trente-deux lignes de réfutation.

Chez beaucoup de paléo-thomistes, le mépris de la pensée moderne se mesure à leur ignorance et ce mépris atteint parfois des sommets vertigineux. C'est ainsi que le P. Cornoldi écrivait : « L'histoire des philosophies modernes n'est autre chose que l'histoire des aberrations intellectuelles de l'homme abandonné aux caprices de son orgueil ; tellement que cette

histoire pourrait s'appeler la pathologie de la raison humaine »⁹.

L'attachement inconditionné et servile à la lettre de saint Thomas comme à la vérité complète et définitive a porté bien des thomistes de la stricte observance à l'intolérance vis-à-vis des autres écoles traditionnelles. Léon XIII lui-même, dans ses vieux jours, a subi l'influence des thomistes fanatiques qui gravitaient autour de lui : nous avons dit que Mercier était tombé en disgrâce à la suite de leurs intrigues ; en 1898, dans une lettre au Ministre général des franciscains, le Pape écrivait : « S'éloigner des préceptes du Docteur angélique est contraire à notre volonté et plein de périls... Ceux qui veulent être vraiment philosophes — et les religieux doivent surtout le vouloir — sont obligés d'établir les principes et les bases de leur doctrine sur saint Thomas d'Aquin... Que le nom de Thomas soit donc vénéré par tous les disciples de saint François et qu'ils suivent avec respect un tel chef, dont Jésus-Christ a témoigné

9. G. CORNOLDI, *Leçons de philosophie scolastique*, traduction française, Paris, 1878, p. 16. Cité par R. AUBERT, *Aspects divers...*, p. 38.

qu'il avait bien écrit de lui »¹⁰. Ce texte se passe aisément de tout commentaire. On est loin de l'encyclique *Æterni Patris*, qui exaltait les mérites de tous les grands docteurs scolastiques. Les Pères éditeurs de Quaracchi, qui menèrent à bonne fin, au bout de vingt ans (1882-1902), l'édition critique de saint Bonaventure, ont dû vaincre les intrigues d'un personnage influent de la curie, qui voyait de mauvais œil les progrès de cette entreprise scientifique, alors que l'édition léonine de saint Thomas n'avancait que fort lentement ; pour détourner l'orage, les savants franciscains s'appliquèrent, dans leurs « scholia », à présenter saint Bonaventure comme une sorte de précurseur de saint Thomas et à minimiser l'importance des divergences doctrinales entre les deux maîtres. A la lumière de ces faits et de beaucoup d'autres, on comprend que l'abbé Lorenzo Billia, prêtre rosminien, ait publié en 1899 — non sans courage — un livre intitulé : *L'esigilio di sant'Agostino* ; cet ouvrage prend souvent l'allure d'un pamphlet ; non sans habileté, il s'attaque avec virulence au thomisme de Louvain, dont il dénonce les compromissions

10. *Acta Apostolicae Sedis*, t. XXXI, p. 264.

avec le matérialisme ; il défend la philosophie augustinienne et rosminienne, protestant contre l'hégémonie du thomisme, qu'il stigmatise comme « un sistema di filosofia per decreto »¹¹. Enfin toute l'affaire des XXIV thèses thomistes révèle, chez les promoteurs de ce syllabus, l'intention de briser les résistances au thomisme par des mesures autoritaires et par une pression intolérable sur les consciences.

L'asservissement de certains thomistes à des conceptions qu'ils estiment liées aux positions défendues par leur maître a atteint parfois un degré de sottise inouï. J'emprunte l'exemple suivant à l'étude déjà citée de mon collègue le chanoine Aubert. Irréductiblement hostile aux théories évolutionnistes et notamment aux vues nouvelles des savants sur l'âge de l'humanité, le cardinal Mazzella (le même qui, en qualité de Préfet de la Congrégation des études, persécuta Mgr Mercier et l'école thomiste de Louvain) se voyait contrarié dans ses idées par la

11. L. M. BILLIA, *L'esiglio di sant'Agostino*, Turin, 1899. L'ouvrage porte en sous-titre : *Note sulle contraddizioni di un sistema di filosofia per decreto*. Mercier répliqua dans une note de la *Revue Néo-scholastique* (mai 1899, pp. 144-158 : « Ecco l'allarme » — *Un cri d'alarme*. Le livre de Billia a connu en 1912 une « seconda edizione, accresciuta e rifatta ».

découverte de fossiles humains dans des couches géologiques d'une haute antiquité. L'intrépide défenseur de la vérité, qu'il était sûr de détenir dans son intégrité, ne fut pas ébranlé par ces découvertes fallacieuses : il expliqua que Dieu avait pu créer ces fossiles *in statu perfecto* à l'état de fossiles, sans doute pour confondre l'orgueil des savants...¹².

En voilà assez, je pense, sur les méfaits du paléo-thomisme, pour lequel, d'après une boutade de Mgr De Raeymaeker, « la révélation philosophique a été définitivement close le 7 mars 1274, avec la mort de saint Thomas ». Ce thomisme-là, répétons-le, est définitivement mort, car il est absolument incompatible avec l'état d'esprit qui est né du concile, en pleine harmonie avec les aspirations du monde contemporain.

2. *Contre l'abus de la théologie spéculative*

Une autre conséquence heureuse de Vatican II sera, aux yeux de l'histoire, d'avoir mis fin au rôle exorbitant longtemps attribué à la théologie spéculative ou scolastique. L'emprise excessive de la

12. Cf. R. AUBERT, *Aspects divers...*, p. 39.

méthode scolastique dans la science sacrée ne date pas d'hier. Déjà au XI^e siècle, saint Pierre Damien réagit contre l'abus de la dialectique dans l'étude de l'Écriture sainte : la dialectique doit demeurer dans la condition de servante (*ancilla*) vis-à-vis de la science sacrée. Au XII^e siècle, saint Bernard dénonce le rationalisme qu'il croit découvrir dans l'œuvre théologique de Pierre Abélard, et des soupçons analogues pèsent sur Gilbert de la Porrée. Au XIII^e siècle, lorsque l'influence du nouvel Aristote se fait sentir pour la première fois dans les travaux des théologiens de Paris, Grégoire IX les met en garde contre l'abus de la philosophie ; il leur rappelle que les principes de la science sacrée sont reçus par la foi et que la théologie est la reine des sciences, tandis que la philosophie est sa servante¹³. Mais c'est à Roger Bacon que revient surtout le mérite d'avoir réagi contre l'abus de la méthode spéculative au détriment de l'étude scientifique des Livres saints : dans l'*Opus minus*, il critique âprement les méthodes théologiques

13. Le texte intégral de cette lettre se trouve dans H. DENIFLE et A. CHATELAIN, *Chartularium Universitatis Parisiensis*, t. I, Paris, 1889, pp. 114-116, n° 59.

Cf. F. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie au XIII^e siècle* (Philosophes médiévaux, IX), Louvain, 1966, pp. 423-424.

en honneur dans les écoles et dénonce les sept vices qui compromettent l'étude de la théologie, parmi lesquels les incursions dans le domaine de la philosophie et la préférence donnée aux *Sentences* de Pierre Lombard au détriment de la Bible¹⁴ ; malheureusement sa protestation ne fut guère entendue et la spéculation se fit de plus en plus intempérante pendant les derniers siècles du moyen âge, et cela malgré la crise que traverse à cette époque la raison en théologie : scotistes et ockhamistes se servent de la raison pour saper le pouvoir de la raison dans le domaine surnaturel ; ils recourent à toutes les subtilités d'une logique affinée pour limiter de plus en plus les possibilités de la raison face au mystère de Dieu et à la révélation.

La restauration du thomisme sous Léon XIII a marqué incontestablement un nouveau pas dans le sens de l'hégémonie de la théologie spéculative au détriment de la théologie positive. La chose n'était pas inévitable : au contraire, une vision saine de la situation eût appelé un renouveau des études scripturaires et

14. ROGERUS BACO, *Opus minus*, dans J. S. BREWER, *Fr. Rogeri Bacon Opera quaedam hactenus inedita*, Londres, 1859, pp. 322-330.

patristiques parallèle au renouveau des études philosophiques ; la théologie eût profité amplement de l'un et de l'autre. Lorsqu'on essaie de comprendre ce qui s'est passé en fait, on aperçoit que le rôle excessif attribué à la théologie spéculative s'explique tout bonnement par la conception aristotélicienne de la science, qui est la déduction des propriétés d'un sujet : adaptée par saint Thomas à la théologie et reprise telle quelle par l'école dominicaine, cette conception de la science devait fatalement aboutir au déséquilibre que nous dénonçons, car seule la théologie spéculative répond à l'idée de la science ainsi définie.

— Cette hypertrophie de la théologie spéculative a eu une conséquence curieuse lors de la crise moderniste : il eût été normal de réagir contre le péril moderniste en développant à fond les recherches scripturaires et patristiques, puisque les modernistes recouraient aux méthodes historiques pour mettre en discussion les origines du christianisme, la formation et l'évolution des dogmes ; au lieu de cela, on accentue encore la primauté reconnue depuis le moyen âge à la théologie spéculative et on considère que la théologie de saint Thomas est le meilleur rempart contre les hérésies nouvelles, comme si la

théologie spéculative pouvait avoir une consistance quelconque, si elle était privée de ses bases scripturaires et patristiques.

Cette étrange conception des choses s'exprime en toute candeur dans les *Ordinationes* ou arrêtés d'exécution publiés par la Congrégation des études en application de la Constitution apostolique *Deus scientiarum Dominus* du 24 mai 1931 : à l'article 27 des *Ordinationes*, on trouve l'énumération des « disciplines théologiques principales » ; l'Écriture sainte y occupe la quatrième place, après la théologie fondamentale, la théologie dogmatique et la théologie morale. C'est évidemment le monde à l'envers.

Un redressement s'impose de toute évidence. L'édifice de la théologie spéculative ne saurait tenir debout sans ses fondations scripturaires et patristiques. Même lorsque ses bases sont assurées, cet édifice doit se construire avec prudence et discrétion, dans le respect du mystère et avec le sens des limites de la raison. Quant à la théologie thomiste, il ne faut pas lui endosser des responsabilités qui ne sont pas les siennes ; en liant d'une manière maladroite le sort de l'orthodoxie à celui du thomisme, on imposait à ce dernier un rôle déplaisant, qui devait

fatalement susciter l'hostilité et l'irritation des maîtres de la théologie positive.

MISSION DU THOMISME

Telles ont été, si je ne me trompe, les principales défaillances ou les principales déviations que l'on peut mettre au passif de la renaissance thomiste. Le terrain ainsi déblayé, il sera aisé de définir la mission capitale que le thomisme est appelé à remplir dans l'Eglise d'aujourd'hui et de demain. Cette mission est à la fois historique, philosophique et théologique.

1. *Mission historique*

L'étude *historique* de la pensée de saint Thomas et, plus largement, de la pensée médiévale s'impose plus que jamais à l'heure où les sciences ecclésiastiques cherchent des voies nouvelles et des modes d'expression nouveaux. C'est dans les périodes de crise, de mise en question du passé, de métamorphose culturelle qu'il faut ancrer solidement la réflexion et la recherche dans la tradition : *vetera novis augere*. Si l'on veut éviter l'anarchie et l'aventure, le progrès ne peut se réaliser dans l'ignorance ou la méconnaissance des valeurs acquises. La connaissance approfondie de la philosophie et de la théo-

logie scolastiques, en particulier du thomisme, demeure donc un élément indispensable de toute initiation adéquate aux sciences sacrées. Si aucune science ne peut ignorer son propre passé, ce principe vaut à fortiori lorsqu'il s'agit d'un savoir intimement lié, par nature, à la tradition vivante du christianisme et au trésor des vérités révélées fidèlement transmises de génération en génération sous la garde du magistère de l'Eglise.

Il est d'ailleurs impensable que celle-ci méconnaisse et renie le millénaire de réflexion religieuse qui va de saint Augustin à la fin du moyen âge ; il est impensable qu'elle rejette comme démodé et périmé le patrimoine scientifique accumulé pendant ce millénaire. Retourner aux origines de la tradition ecclésiale en négligeant la pensée scolastique, ce serait renouveler, mais en sens inverse, le fameux « Sprung über das Mittelalter » longtemps pratiqué par les historiens rationalistes de la philosophie, prétendant que depuis l'édit de Justinien en 529 jusqu'au *Discours sur la méthode* de Descartes en 1637, l'humanité avait cessé de penser utilement. Quant à jeter par-dessus bord le passé pour mieux s'adapter aux formes contemporaines de la

pensée, ce serait tomber dans l'illusion naïve de Descartes imaginant qu'il est possible de faire table rase de toutes les connaissances acquises et qu'on peut s'en débarrasser impunément. La philosophie et la théologie thomistes doivent être soumises à une critique exigeante et l'on peut estimer qu'il faut en élaguer beaucoup de bois mort. Mais ce travail doit se faire sans rupture violente, dans le respect de la continuité historique. On ne peut soutenir qu'un effort de pensée dix fois séculaire, nourri par des penseurs de la qualité d'Augustin, d'Anselme de Cantorbéry, de Bonaventure, de Thomas d'Aquin, de Jean Duns Scot et de Guillaume d'Ocklam a été stérile. Encore moins peut-on prétendre que cet effort n'a produit qu'une déviation ou une détérioration de l'authentique pensée chrétienne.

2. *Mission philosophique*

Soit, diront certains novateurs, l'étude historique du thomisme demeure nécessaire, car on ne peut ignorer le passé de la théologie et de la philosophie dont elle s'est servie. Mais il reste que les catégories mentales dont le thomisme a fait usage sont aujourd'hui inutilisables :

tout doit être repensé *ab ovo*. Nous reconnaissons volontiers l'importance historique de la scolastique médiévale, mais nous ne saurions lui attribuer une valeur *doctrinale* pour notre temps.

D'autres vont plus loin encore : imbus de critique historique et grisés par les méthodes nouvelles de l'exégèse, ils sont décidés à secouer le joug de la philosophie sous toutes ses formes, la considérant comme un verbiage inutile et un vain jeu de l'esprit. La théologie de l'avenir doit se construire sur des bases positives ; c'est l'affaire des historiens et des philologues.

Nous voici au cœur du débat et devant les options décisives. Nous les ferons sans hésiter, tant la situation nous paraît claire et les tâches à remplir, urgentes.

Il est difficile de comprendre que des gens supposés cultivés puissent mettre en doute l'importance actuelle de la *philosophie* et veuillent la réduire à la portion congrue dans l'ensemble des sciences ecclésiastiques ou dans les études universitaires. Ceux qui manifestent de telles dispositions trahissent une singulière ignorance des requêtes de la pensée contemporaine et des problèmes religieux actuels. La philosophie est partout dans la culture de notre temps. Les problèmes

philosophiques fondamentaux sont tellement au centre des préoccupations de nos contemporains, qu'ils envahissent la littérature, le théâtre, le cinéma, et jusqu'à la chanson : sens de la vie et de la mort, sens de l'amour et de la souffrance, sens du bien et du mal et, à l'arrière-fond, problème de Dieu et de sa providence, tels sont les thèmes que l'on retrouve constamment dans tous les produits de la vie culturelle. Les choses étant telles, il est évident que l'ontologie, la psychologie, la morale, la philosophie de la religion sont des disciplines indispensables au théologien s'il veut apporter des réponses valables aux questions qui le sollicitent de toutes parts.

A qui ce théologien demandera-t-il cette formation philosophique dont il ne peut se passer ?

Je réponds sans hésiter : d'abord à saint Thomas. Il faut proclamer plus que jamais la valeur doctrinale du thomisme, malgré ses limites et ses imperfections indéniables. Je dirais volontiers, sans le moindre paradoxe, que le retour à saint Thomas n'a jamais été plus urgent qu'aujourd'hui, si l'on veut surmonter le dangereux désarroi des esprits dont beaucoup de chrétiens — et beaucoup de théologiens — offrent l'affligeant spectacle.

Voici comment se justifie, à mon sens, le choix du Docteur angélique comme maître à penser ou comme guide dans le travail de réflexion qui s'impose à nous.

Les objections qui ont été formulées tantôt contre ce choix ne peuvent être sous-estimées. Il est vrai que la pensée de Thomas d'Aquin est souvent cachée sous l'écorce rugueuse du latin médiéval et scolastique ; qu'elle est presque toujours moulée dans des catégories aristotéliennes ou néoplatoniciennes ; que sa philosophie doit être dégagée de sa synthèse théologique. Pour ma part, j'explique les textes de saint Thomas depuis plus de trente-cinq ans et, d'année en année, je suis davantage frappé par les difficultés de cette exégèse et par les obstacles de tout genre qui se dressent devant le jeune philosophe lorsqu'il entreprend de lire les écrits du maître. Il est également vrai que ce dernier a été combattu de son vivant et après sa mort, et que le thomisme a toujours été une école minoritaire au moyen âge. Il est vrai enfin que les artisans de la renaissance thomiste au XIXe siècle et au XXe ont souvent ignoré ces objections et ces difficultés ; ils se sont heurtés sans le savoir aux écueils que présentait leur entreprise. Mais, malgré tout, je suis convaincu du

fait que le choix de saint Thomas comme maître pour les penseurs chrétiens de notre temps a été une intuition de génie de la part des pionniers de cette renaissance et de la part du grand pape Léon XIII. Pourquoi ? Tout simplement en raison de la valeur éminente de la pensée profonde du Docteur commun.

Thomas d'Aquin a été servi par les circonstances : il occupe une place privilégiée dans l'histoire, car il est tributaire d'une très large tradition. En effet, « le thomisme prend naissance au confluent de tous les grands courants de pensée qui traversent l'antiquité, puis le moyen âge : platonisme et aristotélisme, hellénisme et arabisme, paganisme et christianisme, sans parler de nombreux courants secondaires. Thomas a su profiter de l'immense travail d'assimilation réalisé par ses devanciers et il s'est appliqué à recueillir les moindres parcelles de vérité que pouvait recéler n'importe quelle philosophie »¹⁵.

Mais cette situation historique — que Thomas d'Aquin partage avec tous ses contemporains — ne suffit évidemment pas à expliquer la valeur de son œuvre.

15. F. VAN STEENBERGHEN, *La philosophie au XIIIe siècle*, p. 331.

S'il est largement tributaire de ses sources pour les matériaux accumulés dans ses écrits, la synthèse philosophique qu'il a édifiée porte la marque de son génie. « Sa nouveauté et son mérite résident dans la rigueur critique, la cohérence parfaite et la profondeur d'une pensée qui a su refondre et présenter dans une coulée unique les apports platoniciens, aristotéliens, néoplatoniciens et chrétiens »¹⁶. Conscient de la révolution intellectuelle qui s'accomplissait en Occident depuis le début du XIII^e siècle à la suite de l'invasion de la littérature païenne, convaincu comme ses grands devanciers, Albert et Bonaventure, de la menace d'un néo-paganisme, il a compris que la chrétienté devait opposer aux assauts de la philosophie païenne une philosophie de qualité supérieure et il s'est donné comme tâche de la forger, puis de repenser tous les problèmes théologiques à l'aide de cette philosophie ; « il a créé une philosophie nouvelle, la première philosophie vraiment profonde et vraiment originale qu'ait produite la civilisation chrétienne »¹⁷.

16. *Ibidem*, p. 336.

17. *Ibidem*, p. 316.

Cette philosophie, nous l'avons reconnu, est incorporée à la théologie du saint Docteur et doit donc être reconstituée aujourd'hui à l'aide d'éléments épars dans son œuvre immense ; en outre, elle s'offre à nous, répétons-le, sous une forme typiquement médiévale et scolastique. Cette situation imposait — et impose encore — aux artisans de la renaissance thomiste un énorme travail de reconstruction et de transposition qui a été négligé, nous l'avons vu, par les « paléo-thomistes ». Et pourtant ce travail, difficile mais nécessaire, est en même temps salutaire et fécond. *Salutaire*, parce qu'il préserve de la servilité et de la stagnation : il ne faut point regretter que saint Thomas ne nous ait pas laissé un « traité de philosophie » en due forme, car, à voir ce qui s'est passé depuis un siècle, il est certain que beaucoup de thomistes en auraient fait une relique sacro-sainte et se seraient cru obligés de répéter docilement l'enseignement du maître ; les méfaits de la stricte observance eussent été beaucoup plus graves encore qu'ils ne l'ont été. *Fécond*, parce que les conditionnements historiques sous lesquels se présente à nous l'œuvre de saint Thomas nous acculent à un travail de réflexion et de critique très favorable au progrès philosophique :

à peine ébauché jusqu'ici, ce travail a déjà produit des œuvres admirables, qui garantissent la possibilité d'un rajeunissement efficace et qui doivent servir de modèles aux jeunes travailleurs ; citons, à titre d'exemples, les travaux bien connus de Sertillanges, Gilson, Rousselot, Maréchal, Péghaire, Forest, Fabro, Geiger, Hayen, de Finance, Legrand¹⁸.

Ces travaux montrent d'une façon péremptoire (comme la possibilité du mouvement se prouve en marchant) et la qualité philosophique exceptionnelle de l'œuvre de saint Thomas et la possibilité d'une confrontation féconde avec n'importe quelle forme de la pensée moderne ou contemporaine. Dans toutes les questions fondamentales de la philosophie, la doctrine du Docteur commun offre un point

18. Rappelons les titres de quelques-uns de ces travaux : A.-D. SERTILLANGES, *Les grandes thèses de la philosophie thomiste* (1928) ; E. GILSON, *Le thomisme* (5e éd., 1945) ; P. ROUSSELOT, *L'intellectualisme de saint Thomas* (1908) ; J. MARÉCHAL, *Le thomisme devant la philosophie critique* (1926) ; J. PÉGHAIRE, « *Intellectus* » et « *ratio* » selon saint Thomas d'Aquin (1936) ; A. FOREST, *La structure métaphysique du concret selon saint Thomas d'Aquin* (1931) ; C. FABRO, *Participation et causalité selon saint Thomas d'Aquin* (1961) ; L.-B. GEIGER, *La participation dans la philosophie de saint Thomas d'Aquin* (1942) ; A. HAYEN, *L'intentionnel selon saint Thomas* (1954) ; J. DE FINANCE, *Etre et agir dans la philosophie de saint Thomas* (1945) ; J. LEGRAND, *L'univers et l'homme dans la philosophie de saint Thomas* (1946). On pourrait citer des exemples analogues dans toutes les grandes langues scientifiques.

de départ excellent à la réflexion et à la discussion des idées, souvent inconsistantes, diffuses dans l'atmosphère culturelle de notre temps. Permettez-moi, à ce propos, un souvenir personnel : au sortir d'une leçon au cours de laquelle un brillant professeur de Sorbonne avait exposé les conceptions métaphysiques d'un non moins brillant penseur moderne, je rencontre le sourire désabusé d'un collègue très averti de la philosophie du Docteur angélique. « Quelle indigence métaphysique, dis-je, lorsqu'on compare cela à la doctrine de saint Thomas ». Sur ce, mon collègue s'épanouit et lève les bras au ciel, heureux d'entendre dire tout haut ce qu'il pensait sans oser l'exprimer. Ce sentiment de l'excellence des thèses fondamentales de saint Thomas en philosophie, je l'ai souvent éprouvé en entendant de savants exposés sur Descartes, Leibniz, Kant, Hegel, Bergson, Blondel, Heidegger, sans parler, bien entendu, de philosophies au rabais, telles que celles de Marx, de Sartre ou des néo-positivistes.

Indiquons sommairement les secteurs de la philosophie thomiste qui méritent surtout notre attention.

Le *réalisme critique* de saint Thomas est une théorie de la connaissance qui présente plus que jamais un intérêt très vif, malgré des points faibles évidents, surtout dans le domaine de la perception sensorielle, où la psychologie expérimentale a réalisé des progrès décisifs. Fidèle, pour l'essentiel, aux données authentiques de la conscience, ce réalisme critique se prête à une description phénoménologique rigoureuse et offre un point de départ solide à l'ontologie. Il permet de dépasser à la fois les préjugés idéalistes et positivistes, qui aboutissent fatalement à un agnosticisme plus ou moins radical en métaphysique. Le réalisme critique de saint Thomas a fait l'objet de nombreuses publications de valeur ¹⁹.

Les thèses essentielles de l'*ontologie* thomiste demeurent pleinement valables et elles dépassent souvent de loin tout ce que la pensée moderne ou contemporaine met à notre disposition. Notons en particulier la conception thomiste des valeurs transcendantales et de l'analogie de l'être ; les vues du saint Docteur sur la

19. Il faudrait citer notamment les travaux de Mercier, Rousselot, Gardeil, Maréchal, Noël, Roland-Gosselin, Maritain, Gilson, Rahner, Picard, Olgiati, Wilpert, De Petter, Hufnagel, de Vries, Péghaire, De Coninck (Antoine), Régis, Rabeau, Van Riet, Verneaux, Vanni Rovighi.

structure de l'être limité ; sa doctrine très centrale et très éclairante de l'activité des êtres finis, avec applications dans tous les secteurs de la philosophie et de la théologie ; les intuitions si remarquables du maître sur l'ordre universel et la finalité qui le pénètre de toutes parts ; sa déduction des attributs de Dieu, sa critique du panthéisme et sa doctrine de la providence. Ici encore toute une littérature de qualité témoigne de la valeur de cette métaphysique ²⁰.

L'*anthropologie* thomiste n'est pas moins remarquable. Elle présente, dans ses thèses essentielles, une interprétation très personnelle de la constitution ontologique de l'homme. Thomas y est parvenu en surmontant les antinomies auxquelles s'étaient heurtés tous les grands philosophes antérieurs. Sans doute, la solution qu'il propose comporte des aspects difficiles ou même délicats, qui ne sont pas à l'abri de toute contestation. Elle garde néanmoins une valeur très réelle et, à vrai dire, elle n'a jamais été dépassée ²¹.

20. Dans cette littérature on relèvera surtout les noms de Mercier, Balthasar, Valensin, Forest, Manser, De Raeymaeker, Maritain, Gilson, de Finance, Fabro, Geiger, Marc, Hayen, Grenet, Coreth.

21. Sur l'*anthropologie* thomiste on consultera les travaux de Lottin, Pegis, Legrand, Marc, Marty.

Construite dans le prolongement de l'ontologie et de l'anthropologie, en même temps que sur les données de l'expérience morale, l'*éthique* de saint Thomas mérite, elle aussi, la plus sérieuse attention et elle offre de nombreuses perspectives pleines d'intérêt pour notre temps. Il est toujours profitable de le consulter à propos des problèmes qui concernent la moralité, ses fondements, ses normes, son expression dans les actes humains et la vie vertueuse, sa finalité ultime, les obstacles qu'elle rencontre, en l'homme et hors de lui. Les vues du maître sur la société et la morale sociale sont également profondes et suggestives²².

Par contre, il va sans dire que tout ce qui, dans le thomisme originel, a partie liée avec la « physique » d'Aristote, est totalement périmé et doit être sacrifié sans regret. Ceci vaut surtout pour la *philosophie de la nature*, à l'exception de quelques doctrines fondamentales qui ne sont que l'application des lois de l'ontologie au monde des corps : théorie hylémorphique, notions intéressantes sur la quantité, le temps et l'espace ; application de

22. Voir entre autres les travaux de Deploige, Lottin, Mausebach, Gilson, Wittmann, Roland-Gosselin, Kurz, Leclercq, Kluxen.

la doctrine de l'activité au niveau de l'action-passion ou action transitive ; conception du vivant et de l'activité immanente ; ordre et finalité du cosmos ²³.

Certains aspects des célèbres « voies » par lesquelles le saint Docteur veut établir l'existence de Dieu dans la *Somme théologique*, se ressentent de leurs liens avec la physique du temps et le système d'Aristote. Beaucoup de thomistes se sont attachés trop servilement à ces textes marqués par les contingences historiques, alors que l'œuvre de saint Thomas offre tous les éléments requis pour l'élaboration d'une preuve métaphysique rigoureuse de l'existence de l'Être infini, créateur unique de l'univers.

Dans tous les domaines que nous venons de parcourir, le thomisme doit être, répétons-le, un thomisme accueillant, ouvert, capable d'autocritique et de progrès grâce à un dialogue incessant avec toutes les autres écoles. Non point en sacrifiant à un éclectisme incohérent et amorphe, mais par un travail constant de rajeunissement et d'approfondissement intérieur. Accueillant d'abord vis-à-vis des autres

23. Sur ces difficiles problèmes on pourra consulter les ouvrages généraux de Sertillanges, Meyer, Gilson et Legrand, ainsi que les travaux de Salman, Litt et Dubarle.

écoles traditionnelles, auxquelles, du reste, un même effort d'ouverture et de dialogue est demandé, un thomiste fidèle à l'esprit de saint Thomas est toujours disposé à reconnaître que des apports venus de saint Augustin, de saint Bonaventure, de Jean Duns Scot, de Guillaume d'Ockham, de Suarez ou d'autres docteurs peuvent enrichir, corriger, élargir la synthèse philosophique de leur maître. Accueillant ensuite à la pensée contemporaine, le thomiste sait que, grâce à ces contacts, sa philosophie gagnera en santé, en vigueur et en puissance de rayonnement, tout en devenant l'instrument adéquat de la spéculation théologique²⁴.

3. *Mission théologique*

Ceci nous introduit tout naturellement au troisième volet du programme que l'école thomiste est appelée à réaliser dans le monde d'aujourd'hui : le renouveau de la *théologie spéculative*. Que ce renouveau soit nécessaire, aucun observateur attentif de la vie de l'Église ne peut

24. J'ai essayé de définir les conditions de succès de la renaissance thomiste à l'heure présente dans *L'avenir du thomisme*, étude publiée dans la *Revue philosophique de Louvain*, 54 (1956), pp. 201-218.

en douter. Grâce aux progrès spectaculaires accomplis dans tous les secteurs de la théologie positive et, en particulier, dans les sciences bibliques, la théologie spéculative dispose désormais de données beaucoup plus sûres et beaucoup plus riches qu'autrefois. Une philosophie thomiste régénérée peut rendre de grands services à cette théologie ainsi ressourcée. Car il s'agit de repenser toutes les constructions de la théologie spéculative sur les bases nouvelles qui lui sont acquises ; il s'agit de soumettre à une critique intelligente tous les concepts et toutes les catégories mentales qui y sont exploitées. Même les traités les plus fondamentaux, tel que le *De Deo uno*, doivent subir ce travail de révision. Je n'en donnerai qu'un exemple, emprunté à un secteur que j'ai beaucoup étudié personnellement : la doctrine de la providence. Toute cette doctrine doit être revue et restructurée à partir d'une critique radicale de la notion de l'immutabilité divine, notion reprise par saint Augustin au néoplatonisme ; cette critique entraînera la révision des doctrines traditionnelles touchant la prescience et la prédestination. De même, une idée plus exacte de la causalité créatrice se traduira par la critique de la prémotion et des doctrines analogues. D'autre part,

une distinction nette doit être établie entre la providence du Créateur et celle du Père céleste en tant que principe de l'ordre surnaturel : cette distinction est de nature à dissiper les plus fâcheuses confusions dans l'esprit des fidèles et dans leurs attitudes religieuses. Il n'est pas douteux que les théologiens de profession pourraient fournir des exemples analogues dans tous les traités de théologie fondamentale, de dogmatique et de morale.

Tout ce travail de rénovation et de critique doit se faire à partir des positions traditionnelles et, en particulier, à partir de la théologie du Docteur angélique. En certains cas, il apparaîtra que ses vues demeurent, au moins pour l'essentiel, l'expression rationnelle la plus satisfaisante des données de la révélation. Le plus souvent, ses positions seront le point de départ idéal d'un effort de rajeunissement et de progrès. En toute hypothèse, la fréquentation de ce maître lucide et profond sera payante.

CONCLUSION

Il est temps de conclure. Au sein de l'agitation qui règne aujourd'hui dans le monde et, notamment, dans l'Eglise, témoins de la crise inquiétante qui ébranle certains milieux catholiques et surtout, peut-être, certains milieux ecclésiastiques, gardons la tête froide et attendons que la tempête se calme. Ne nous laissons pas impressionner outre mesure par les idées extravagantes qui se colportent, dans l'Eglise ou hors de l'Eglise, ou par les manières de penser (il faudrait dire plutôt : de divaguer) qui sont de mode dans certains milieux. Tout cela passera. Il se produit périodiquement, dans l'histoire, ce que saint Paul prévoyait déjà dans ses avertissements à son disciple Timothée : « Un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais au gré de leurs passions et l'oreille leur démangeant, ils se donneront des maîtres à foison et détourneront l'oreille de la vérité pour se tourner

vers les fables »²⁵. Les hommes sont ainsi faits et le Prince des ténèbres s'applique, en toute occasion, à favoriser leur penchant à l'idolâtrie de leurs vaines élucubrations.

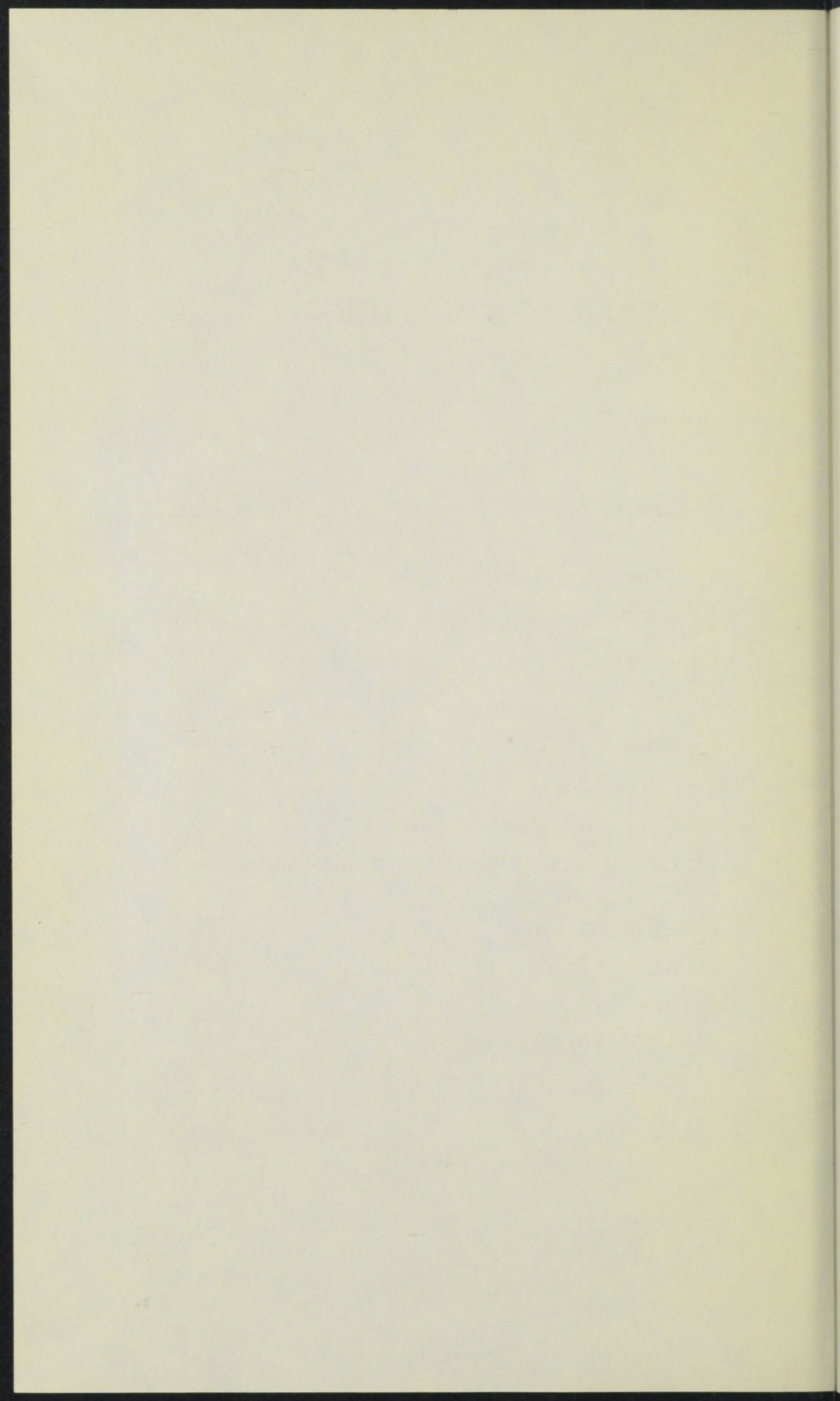
Pour nous, gardons à saint Thomas, notre maître, la fidélité à la fois fervente et discrète, respectueuse sans être servile, que nous lui avons vouée et que l'Eglise n'a jamais désavouée. Conduits par un tel guide, nous ne saurions nous égarer²⁶.

25. *II Tim.*, IV, 3-4.

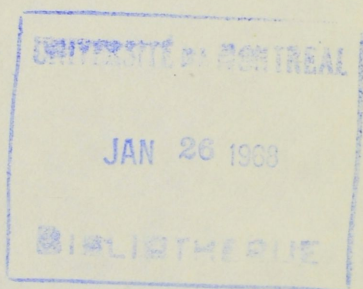
26. Deux ouvrages collectifs, parus tous deux en 1963, traitent des problèmes auxquels se heurte la renaissance thomiste aujourd'hui : *Saint Thomas d'Aquin aujourd'hui* (Recherches de philosophie, VI), Paris, 1963 ; *Teaching Thomism Today*, Washington, 1963.

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|---|----|
| INTRODUCTION | 9 |
| I. OBJECTIONS CONTRE LE RETOUR À SAINT THOMAS | |
| La renaissance thomiste au XIXe siècle | 13 |
| Le mouvement thomiste après 1879 | 15 |
| Contestations | 20 |
| II. SOLUTIONS | |
| Réaction justifiée | 29 |
| 1. <i>Contre le « paléo-thomisme »</i> | 29 |
| 2. <i>Contre l'abus de la théologie spéculative</i> | 36 |
| Mission du thomisme | 41 |
| 1. <i>Mission historique</i> | 41 |
| 2. <i>Mission philosophique</i> | 43 |
| 3. <i>Mission théologique</i> | 56 |
| CONCLUSION | 59 |
| TABLE DES MATIÈRES | 61 |



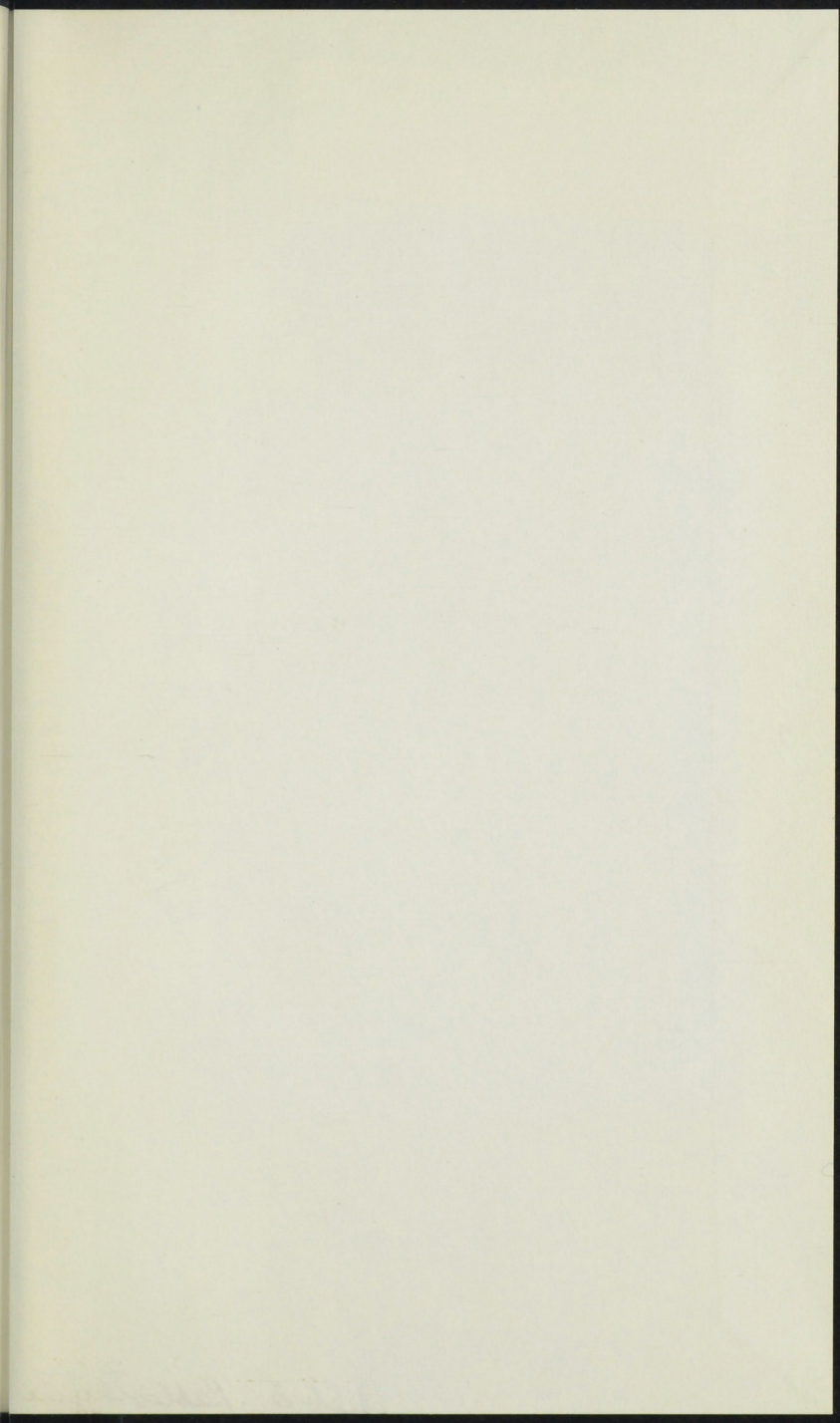




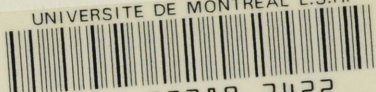
Imprimé à l'Œuvre de Presse Dominicaine, N.-D. de Grâce,
Montréal 28, P. Q., Canada



1067 3 Bibliothèque



UNIVERSITE DE MONTREAL L.S.H.



3 1225 00380 3422

BIBLIOTHÈQUE
THÉOLOGIE - PHILOSOPHIE

DATE DE RETOUR

Veuillez rapporter ce volume avant ou
à la dernière date ci-dessous indiquée.

| | | | |
|------------------------------|--|--|--|
| 24 SEP. 1984 | | | |
| 9 SEP 1986 | | | |
| L.S.M. 3 OCT 1987 | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |
| | | | |

